

## LES LEÇONS D'UNE ENQUÊTE

*Témoignage Chrétien* a ouvert dans ses colonnes, à l'automne 1946, et presque sans l'avoir voulu, un dialogue entre ses lecteurs au sujet de l'usage du latin ou de la langue vulgaire dans la liturgie. Cette enquête a donné lieu à une correspondance considérable, dont la direction de *Témoignage Chrétien* a bien voulu nous permettre de prendre connaissance et de rendre compte aux lecteurs de *La Maison-Dieu*<sup>1</sup>.

Ce n'est pas sans émotion que l'on feuillette les quelque deux cents réponses composant le dossier. Les rapports dactylographiés y voisinent avec d'humbles billets à l'écriture gauche et incorrecte; à côté de signatures de prêtres se lisent celles de professeurs d'Université, de diplomates, d'avocats, et aussi de paysannes, de dactylos. « Je n'ai été à l'école que jusqu'à onze ans », dit l'une, tandis que l'autre écrit : « Je suis agrégé de grammaire. » Nous avons bien là une tranche de vie palpitante : rarement l'on a une occasion pareille de connaître le peuple chrétien dans sa bigarrure et ses diversités, réagissant avec fougue devant un problème qui le passionne : « Je proteste avec véhémence », « j'affirme de toutes mes forces », trouve-t-on souvent dans les réponses les plus diverses.

Avait-on raison de laisser ainsi prêtres et laïques exprimer leur opinion sur une question que seule la hiérarchie peut décider ? N'y a-t-il pas de l'irrespect, n'est-ce pas l'in-

1. *Témoignage chrétien* publiera prochainement une brochure rendant compte plus longuement de cette enquête. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer nos lecteurs pour un supplément d'information : un document capital pour la pastorale liturgique contemporaine.

vasion dans l'Église de la méthode démocratique du referendum ? Certains se récrient : « Comme si ces gens étaient à eux seuls le pape et le concile » ; « comme s'il dépendait de nous de conserver la langue latine ou de l'écarter de nos offices : l'Église ne se laissera probablement pas influencer par un referendum spontané et continuera à prier et à faire prier en latin ». Mais cette note est assez rare :

Notre rôle à nous, fidèles, est d'exposer nos besoins à notre Mère l'Église en lui laissant le soin de trouver une solution pratique dans ses assemblées de théologiens.

(Je passe sur « les assemblées de théologiens », car ce ne sont pas les théologiens qui décident dans l'Église.) De toutes les réponses se dégage un intense amour pour l'Église : on le proclame avec joie ; et tous manifestent de leur soumission profonde à la hiérarchie. S'ils proposent leur point de vue, c'est avec un grand abandon filial ; prêtres et fidèles feront toujours ce qu'il paraîtra bon à l'Église enseignante.

J'ai dit que beaucoup s'exprimaient avec véhémence. La charité est pourtant généralement sauve. Il y a bien quelques jocistes qui s'expriment sur un ton péremptoire ; il y a surtout des partisans du latin qui crient au danger :

C'est une vague de modernisme.

Il y aura toujours des gens inintelligents et insouciantes.

Quelle conception que celle de l'égalité par le bas ! L'Église a les paroles de la vie éternelle ; qu'elle ne les adapte pas sur un air de fox-trott.

Prenez garde que vous ne soyez pas les dupes des « chrétiens de la dernière heure » qui sollicitent des concessions, ou d'aigrefins politiques qui cherchent plutôt à trouver des défauts à la religion qu'à la pratiquer sincèrement.

Ce serait un témoignage de désagrégation du bloc catholique.

Ce qu'on peut être révolutionnaire, ou innovateur à l'heure actuelle !

Le modernisme entreprend là une vilaine œuvre.

On voudrait tout démocratiser, même nos rapports avec Dieu.

Dieu veuille vous assister toujours, Monsieur, afin que les mauvaises causes ne triomphent pas des bonnes, ici comme ailleurs.

On trouvera pire, on ne trouvera jamais mieux.

Je cite ces réactions pour mettre en garde mon lecteur : il est difficile de demeurer impartial dans un tel débat, et chacun y apporte fatalement toute sa sensibilité, tous ses préjugés même politiques. A moins qu'on ne préfère le blo-

quer au départ comme le fait ce correspondant qui écrit :

Les partisans de cette réforme semblent ignorer le paragraphe 3 du *Motu proprio* de Pie X... Ce texte est clair et net et ne souffre aucune modification ni aucune interprétation libre.

Dans l'état actuel de la discipline, bien sûr. Mais cette discipline est-elle susceptible de changer? Or, c'est sur ce plan-là que se situait l'enquête, qu'on peut donc instituer très légitimement.

## CHAPITRE PREMIER

### Les arguments pour et contre

D'ailleurs, exposer et apprécier les arguments favorables au maintien du latin, aussi bien que ceux qui militent pour l'adoption de la langue vulgaire, n'appelle nullement, comme conclusion, une décision disciplinaire générale et immédiate pour ou contre. Car, nous le verrons, la position du problème sur le plan pratique ne coïncide pas tout à fait avec son aspect théorique. Mais il est d'une grande importance de bien connaître les raisons alléguées de part et d'autre et d'en rechercher la valeur exacte, car c'est une définition même de la liturgie, c'est toute l'orientation de la pastorale liturgique qui sont en cause pour l'ordinaire sous ces dialectiques. Des notions théologiques jetées pêle-mêle dans le débat finissent par s'embuer d'équivoques dont le danger me paraît grave. Un effort de classification apparaît nécessaire; pourtant, encore une fois, l'appréciation théorique, spéculative des éléments du débat demeure tout à fait indépendante des solutions pratiques dont nous aurons à parler ensuite.

#### I. — PLÉNITUDE DE LA LANGUE LATINE

A l'annonce d'un débat sur le latin, certains se récrient avec stupeur, telle cette « voix suisse » :

Quel étonnement de voir que ce problème puisse être posé en pays latin! C'est comme si une fille reniait sa mère.

Car beaucoup ont goûté la virilité du latin, sa concision, sa majesté impériale. Leur prière en a été marquée d'un classicisme sans redondance, d'une sérénité tranquille dépouillée de toute mièvrerie.

Le mot à mot grammatical de la messe vaut les meilleures méditations... Un texte composé de seuls mots pleins, sans chevilles inutiles. La voilà bien, la langue virile que réclamait un de vos correspondants.  
(M<sup>lle</sup> S.)

Les psaumes en français me frappaient d'une beauté purement littéraire. Ce n'est que le jour où j'ai commencé de les dire et de les chanter en latin (avec la pauvre science du dernier élève de sixième et en m'aidant d'une traduction) que j'ai découvert leur vraie vie, leur beauté réelle et mystique.

L'inconvénient de la langue vulgaire est très variable, suivant les textes. Les épîtres de saint Paul sont supportables (!) en français, pourvu que la traduction soit bonne; les psaumes et la Sagesse sont pénibles à entendre, quand on sait le latin par cœur. Essayez de rendre la concision puissante de versets tels que : *Posuisti lacrimas meas in conspectu tuo*, ou *Et abundavit ut averteret iram suam, non accendit omnem iram suam; Et recordatus est quia caro sunt, spiritus vadens et non rediens*, ou encore l'*Ego reficiam vos* de l'Évangile : « Je vous soulagerai », l'énerve et l'affadit.

Il faut ajouter, pour tout dire, que cette admiration pour le latin ne s'étend pas aux hymnes des offices modernes : Sainte-Famille, Sacré-Cœur, etc., tous ceux qui traitent de cette question les excluent formellement. Mais qui ne voit que nous sommes sur un terrain purement littéraire et culturel ? C'est un canon artistique qui sert ici d'échelle, non des principes théologiques. Aussi bien est-il assez gênant de voir préférer le texte de la Vulgate quand il s'agit des psaumes. Un jociste ferme cette perspective avec la dureté du style de notre époque :

Le temps n'est plus à la poésie.

Nous ne ferons pas nôtre cette formule. Mais nous croyons pourtant devoir élaguer cet élément adventice du débat. Il s'agit de l'Église de Dieu, non de la latinité. Nous ne sommes pas disciples des Estienne, des Chénier, des Maurras.

## II. — LE « MYSTÈRE » DANS LA LITURGIE

La plupart des partisans du latin expliquent qu'il contribue grandement à entourer la liturgie de l'atmosphère de mystère qui lui est indispensable. Que faut-il entendre par là ? Une barrière de secret, une frontière dressée devant l'intelligence pour accroître la majesté de la religion et le respect qu'on lui doit; l'affirmation de l'Incompréhensible, la lutte contre le rationnel.

La messe aurait-elle encore cet air de majesté (si elle était célébrée en français) ?

Cet air de mystère qui convient si bien aux mystères de notre sainte Religion.

(M<sup>me</sup> B., à Paris.)

J'admirais sans comprendre, tout comme nous croyons à la Sainte Trinité.

(De Forbach.)

Ce quelque chose que je suis impuissante à définir, mais qui donne au latin ce qui manque au français : une note plus religieuse, une âme plus mystique, un accent plus divin. Langage qu'on ne comprend pas toujours avec les oreilles, certes, mais très souvent avec le cœur.

Notre époque, fille de la Renaissance, veut tout éclairer, tout comprendre. Et elle en mourra, car c'est un fruit vénéneux de l'arbre de la science du bien et du mal. Elle prétend centrer la liturgie sur l'homme, non sur Dieu, quelle aberration ! Ressuscitez le sens du mystère, du sacré, de l'infini, faites-le goûter à ce peuple, et il ne murmurerait plus contre le latin.

Nos ancêtres ne priaient-ils pas dans de vastes vaisseaux obscurs et encombrés de piliers énormes ? Mais c'étaient des siècles de foi.

L'invasion du rationnel dans le culte est un signe de décadence de la foi et risque d'en devenir une des causes.

(F. G., d'Avignon.)

Notre religion est une religion de mystères.

Et l'une des réponses à l'enquête illustre ce point de vue de la description d'une messe en Bretagne bretonnante. Là, remarque-t-on, personne ne lisait sur un livre; le peuple ne chantait pas; « et pourtant, l'atmosphère était d'une densité mystique que je n'ai éprouvée nulle part ailleurs ».

En plus de ces considérations générales, les partisans d'une langue « mystérieuse » font appel à un double argument. Le premier se tire de l'histoire des religions :

Tous les cultes sont entourés d'une certaine majesté.

Et, plus précisément, la plupart des religions emploient une langue sacrée, isolée du langage courant par son ancienneté, en partie même incompréhensible pour les plus doctes; c'est parfois une langue créée exprès pour une destination religieuse et qui n'a jamais reçu d'autre utilisation.

Le second argument est pris dans l'histoire même du culte chrétien. On relève deux faits qui montrent, réalisée de façon très diverse, la volonté de l'Église d'entourer ses rites d'une zone de mystère. Pendant plusieurs siècles à existé la discipline de l'*arcane*, qui précisément cachait les cérémonies. Et l'Orient a instauré l'usage de l'*iconostase* pour fermer aux fidèles la vue de l'autel pendant les moments les plus solennels de la liturgie.

Ne nous étonnons pas que, appuyée sur de tels arguments, la thèse se recommande encore de la grande autorité de Dom Guéranger. Et, à vrai dire, c'est dans les *Institutions Liturgiques* que bien des correspondants de *Témoignage chrétien* sont allés puiser leur conviction. Voici quelques formules de l'Abbé de Solesmes :

La liturgie est un ensemble de formules destinées à accompagner la célébration du saint Sacrifice et l'administration des sacrements, toutes choses qui font partie du ministère propre et incommunicable des prêtres. Elle est donc de sa nature plus réservée au clergé que l'Écriture Sainte elle-même (2<sup>e</sup> édit., t. III, p. 71).

Il est dans la nature de la langue liturgique d'être mystérieuse; elle ne doit pas être vulgaire. C'est un sentiment qui a fait le tour du monde parce qu'il est fondé sur la nature, que celui qui porte à voiler les choses saintes sous l'ombre des paroles mystérieuses (p. 75).

Le secret auguste qui doit environner le plus profond de nos mystères... (p. 206).

Telle est la majesté des livres liturgiques, qu'ils doivent être garantis contre la familiarité du vulgaire, et par la langue sacrée dans laquelle ils sont écrits, et par le silence mystérieux de l'autel dans les moments les plus sublimes, et par l'extrême réserve à laquelle doit être soumise la traduction des formules dont ces livres se composent (p. 210).

Le nom de Dom Guéranger n'en impose pas à ses adversaires, les partisans de la langue vulgaire. Je n'admets pourtant pas que la mémoire de l'Abbé de Solesmes soit l'objet des dénigrement dont telle lettre se fait volontiers l'écho :

nous savons trop qu'il a été l'initiateur du mouvement liturgique, tout notre travail est tributaire de l'impulsion qu'il a donnée, du courant qu'il a créé. Mais la grandeur de Dom Guéranger et l'importance de son œuvre ne doivent pas nous cacher ses limites; les *Institutions Liturgiques* ne peuvent être prises comme la charte de la pastorale liturgique. Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour relever les insuffisances de la critique historique de l'Abbé de Solesmes; sur bien des points, il s'est laissé entraîner par les préjugés du milieu dans lequel son esprit s'est développé : qui oserait lui en faire grief? Ce n'est pas diminuer notre respect et notre admiration pour lui que de relever la citation qu'il fait trop complaisamment (III, 84-85) de deux « grands auteurs » alors en vogue, mais dont le patronage nous gênerait beaucoup aujourd'hui, Chateaubriand et Joseph de Maistre :

C'est une chose remarquable, les oraisons de la langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret? Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiègent sa vie, l'homme en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croit demander les choses qui lui manquent et qu'il ignore; le vague de sa prière en fait le charme, et son âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins (*Génie du Christianisme*, IV<sup>e</sup> partie, livre I, chap. III).

Quant au peuple proprement dit, s'il n'entend pas les mots, c'est tant mieux. Le respect y gagne, l'intelligence n'y perd rien. Celui qui ne comprend point, comprend mieux que celui qui comprend mal. Comment d'ailleurs aurait-il à se plaindre d'une religion qui fait tout pour lui? C'est l'ignorance, c'est la pauvreté, c'est l'humilité qu'elle instruit, qu'elle console, qu'elle aime par-dessus tout. Quant à la science, pourquoi ne lui dirait-elle pas en latin la seule chose qu'elle ait à lui dire : *qu'il n'y a point de salut pour l'orgueil?* (*Du Pape*, livre I, chap. xx.)

Ainsi replacé dans son cadre historique par la volonté même de Dom Guéranger, le système de l'Abbé de Solesmes apparaît plus aisément discutable. Et en effet, il est très discuté.

#### A) *Le latin est-il une langue « mystérieuse »?*

Supposé que la liturgie dût être entourée d'un nécessaire mystère, il paraît aux contradicteurs de Dom Guéranger

que le latin n'a pu remplir ce rôle dans le passé et ne le remplit pas davantage dans le présent.

Dans le passé. On remarque, en effet, que le latin a remplacé le grec dans la liturgie de Rome entre le milieu du III<sup>e</sup> et le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où la communauté chrétienne de la Ville éternelle cessait d'être hellénophone pour parler latin. Le changement qui s'est produit dans la langue liturgique avait donc pour but de conserver au peuple l'intelligence des formules. D'ailleurs, au moment où le latin était adopté pour exprimer la prière de l'Église romaine, deux langues latines s'offraient au choix de la hiérarchie : la langue littéraire, celle de Cicéron et Tite-Live, et la langue parlée. Or, la langue littéraire a été écartée au profit de la langue parlée, quitte à faire subir par la suite à cette dernière une série de transformations qui ont abouti à un latin proprement ecclésiastique, que la philologie moderne étudie désormais avec toute la précision de ses méthodes. Il est donc sûr que le choix fait du latin comme langue liturgique de l'Église romaine exclut nettement la volonté de mystère dont on nous parle. D'ailleurs, le style même de la liturgie romaine implique une communication étroite entre le célébrant et les fidèles :

Qui osera soutenir, remarque un correspondant de *Témoignage chrétien*, que quand le prêtre dit *Orate Fratres*, ou *Oremus fratres dilectissimi Deum Patrem*, il faut éviter soigneusement d'employer une langue qui se comprenne ?

Effectivement, pas plus aujourd'hui qu'hier, le latin n'assure aucun « mystère » à la liturgie. Car il y a des gens qui entendent le latin : pour eux, le mystère n'est pas nécessaire ? La barrière indispensable ne viserait donc que le peuple ? Il y aurait donc dans la liturgie de l'Église des places réservées en deçà de l'iconostase à une aristocratie instruite ?

Le latin n'est pas une langue sacrée pour les initiés, puisqu'ils le comprennent. Alors depuis quand la religion serait-elle ésotérique ?

(De Tunis.)

D'ailleurs, il n'est même pas nécessaire d'être bachelier : il suffit d'avoir un missel complet, où l'on trouve, en regard du texte latin, la traduction française. Précisément, ce mis-



sel complet que nous voyons entre les mains de tant de fidèles d'aujourd'hui témoigne par son existence, et par les approbations ecclésiastiques dont ses premières pages sont ornées, de la caducité du système de Dom Guéranger. Dans *L'Année Liturgique*, en effet, l'Abbé de Solesmes s'interdisait de donner une traduction du canon qu'il remplaçait par une paraphrase; ces paroles étaient jugées par lui « mystérieuses » et il se fondait sur un décret d'Alexandre VII qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, avait condamné le missel de Voisin traduit à l'usage des fidèles. Ce décret s'explique aisément par des circonstances de temps; l'erreur de Dom Guéranger était de le considérer comme l'expression d'une discipline immuable et essentielle. Or personne, aujourd'hui, n'oserait s'élever contre la traduction du canon qui se lit dans l'ensemble des missels pour fidèles, preuve évidente que les défenses d'Alexandre VII ne sont plus en vigueur, et qu'on n'estime pas interdite au peuple chrétien l'intelligence des formules liturgiques.

B) *La liturgie chrétienne doit-elle être entourée de mystère?*

Quoi qu'il en soit du latin, la critique de ceux qui lui sont opposés porte beaucoup plus loin. Ils doutent du caractère « mystérieux » de la liturgie elle-même.

La discipline antique de l'arcane n'a rien à voir dans le débat, puisqu'elle consistait à cacher les mystères et les rites chrétiens aux non-baptisés, mais non aux initiés. Du moment qu'on acceptait quelqu'un au baptême, qu'il soit de famille sénatoriale ou débardeur du port d'Ostie, qu'il soit un saint ou une âme vulgaire, il participait à l'eucharistie et recevait la catéchèse mystagogique : rien plus n'était caché ni secret pour lui. Le respect dû aux choses saintes faisait écarter les païens et les simples catéchumènes, mais jamais aucun fidèle.

L'iconostase des églises orientales n'est pas un fait liturgique primitif ni universel. Il est limité au domaine byzantin et aux vicissitudes de son influence. D'ailleurs, c'est très tardivement (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) que l'iconostase est devenu un mur percé de portes : à l'origine, c'était un simple cancel.

L'argument tiré de l'étude comparée des religions ne paraît guère plus solide. M..., de Tunis, fait remarquer que la masse des musulmans est encore plus près de sa langue liturgique et comprend mieux que la masse des gallo-romains ne comprenait le latin aux premiers siècles du christianisme chez nous.

L'ésotérisme de la langue des liturgies païennes s'explique de la même façon que celui du latin d'église : les rites sont demeurés invariables au milieu de l'évolution de la société; la langue du peuple a subi des transformations, tandis que celle de la religion restait comme un monument des parlars anciens. On peut s'en rendre compte par les formules de prière que cite Caton l'Ancien dans son *De agricultura* : les philologues se jettent avec avidité sur ces témoins précieux du latin préhistorique. Supposé d'ailleurs qu'on relève dans l'ensemble des religions primitives une volonté de mystère et d'ésotérisme, quelle conclusion en tirer pour le culte chrétien ? Aucune évidemment :

Ce n'est pas parce que les grandes religions du monde ont conservé une langue sacrée que la religion chrétienne doit les imiter : elle est la seule vraie... elle a renversé les idoles.

(R. R., *Instituteur public.*)

Les moulins de prière de l'Asie nous font sourire... mais chanter des psaumes latins sans les comprendre, est-ce beaucoup plus intelligent ?

(D'Angers.)

Le fait de l'existence de langues sacrées dans toutes les religions est un fait sociologique analogue à la coexistence dans toute religion de structures magiques et superstitieuses... Vous ne conclurez pas cependant qu'il ne faille éliminer du christianisme les superstructures magiques que les hommes ont tendance à y ajouter.

(A. V.)

Les paroles de la messe ne sont tout de même pas des incantations magiques.

(Une sténo-dactylo.)

Aussi bien cette réaction violente du sens chrétien des fidèles correspond à l'esprit de l'Évangile. Jésus-Christ lui-même a refusé la comparaison entre sa religion et les autres et plusieurs correspondants de *Témoignage Chrétien* citent un texte caractéristique :

Dans vos prières, ne multipliez pas les paroles, comme font les

païens, qui s'imaginent être exaucés à force de paroles. Ne leur ressemblez pas...

(S. Matth., vi, 7-8.)

Dieu nous a envoyé son Fils en forme humaine pour se mettre à notre portée au lieu de s'enfermer dans le Saint des Saints.

(M., à Tunis.)

Vivant près des enfants et du peuple, je souffre de voir combien ce Dieu auquel on s'adresse en latin est loin de tous.

(Une institutrice publique de la Sarthe.)

Est-ce que Jésus parla à ses disciples en langue hermétique ?

(Un instituteur public.)

Qu'est-ce que le Christ écoutait le plus volontiers : les belles formules des grands-prêtres, ou la simple requête des pauvres bougres qui venaient lui dire « faites que je voie » ou « mon serviteur est malade » ? Ce n'est pas irrespect, car le respect est dans la pensée non dans la parole.

(D'Angers.)

La religion n'est pas faite de formules.

(Abbé G. B., Lozère.)

Et plusieurs reprennent, après le R. P. Doncoeur, les principes donnés par l'apôtre Paul aux Corinthiens sur le charisme des langues :

Que celui qui parle en langue prie pour obtenir le don d'interpréter. Car si je prie en langue, mon esprit est en prière, mais mon intelligence demeure sans fruit. Que faire donc ? Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence, je chanterai avec l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence. Autrement, si tu rends grâces avec l'esprit, comment celui qui est dans les rangs de l'homme du peuple répondra-t-il *Amen* à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis ? Ton hymne d'action de grâces est sans doute fort beau, mais lui n'en est pas édifié. Je rends grâces à Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous ; mais dans l'Assemblée j'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence afin d'instruire les autres, que dix mille paroles en langue (I Cor., xiv, 14-19).

On cite enfin un passage de saint Thomas d'Aquin. Dans la II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup> de la *Somme Théologique*, le Docteur Angélique se demande s'il faut prier vocalement. Distinguant prière commune et prière individuelle, voici ce qu'il dit de la prière commune :

C'est celle que les ministres de l'Église offrent à Dieu au nom de tout

le peuple fidèle. Il faut donc que tous en aient connaissance, puisqu'elle exprime les sentiments de tous (*oportet quod talis oratio innotescat toti populo pro quo profertur*) : nul autre moyen pour cela que la prière vocale. On a donc agi raisonnablement en décidant que les ministres de l'Église prononceraient ces prières même à haute voix pour qu'elles puissent parvenir à la connaissance de tous (*ut ad notitiam omnium possit pervenire*) (q. 83, a. 12).

Peut-on dire que « tous en ont connaissance » s'ils ne la comprennent pas ? Le raisonnement de saint Thomas s'oppose en tout cas nettement au « mystère ».

C) *L'équivoque du mot « mystère ».*

Dans trop de lettres favorables au latin, le mot « mystère » est pris dans un sens équivoque, que les partisans de l'autre thèse remarquent aisément. Notre religion est mystérieuse en ce sens qu'elle ouvre devant nous les richesses insondables de l'amour divin, et qu'elle nous rend le divin présent d'une façon mystérieuse sous des signes :

Le mystère... n'est pas dans l'incompréhension de la langue (incompréhension limitée d'ailleurs à ceux qui n'ont pas fait d'études classiques); le mystère est dans le fait que le pain et le vin deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, le mystère est dans le fait que l'offrande du Christ au Calvaire s'actualise et se perpétue. Le mystère, nous le retrouvons tout au long du texte liturgique... : le mystère de la damnation éternelle possible (*Hanc igitur*) qu'il nous faut concilier avec la bonté de Dieu... C'est dans et par l'acceptation de ces mystères — les vrais — que nous nous mettons dans l'attitude d'humilité qui conditionne l'adoration... Et l'effort pour monter à Dieu, car il y a effort bien sûr, me semble devoir être, non pas un effort linguistique dont Dieu se moque pas mal, mais un effort de notre intelligence pour comprendre et assimiler les vérités qui nous sont proposées, de notre cœur pour accepter avec notre état de créature la bonne nouvelle de l'amour de Dieu qui nous fait ses enfants (le voilà, le mystère), de notre volonté pour vivre selon les exigences de cet amour.

(P. R., instituteur public.)

Avoir permis aux fidèles d'exprimer leur foi dans des termes aussi beaux suffirait, me semble-t-il, à justifier le débat dont *Témoignage Chrétien* s'est fait l'initiateur... Oui, notre religion contient des mystères. Mais ils sont divins, et font l'objet de notre contemplation amoureuse, loin que

nous en détournions nos regards. Il ne nous appartient pas d'y emmêler d'autres faits de main d'homme :

Notre christianisme contient déjà assez de mystères sans que nous les multiplions à loisir.

(Abbé G. B.)

#### D) *Ombre ou lumière?*

Mais l'équivoque du mot *mystère* est révélateur d'un conflit beaucoup plus profond entre deux tendances de la piété chrétienne. Ces deux pôles d'une tension très vive doivent être maintenus solidement, de peur de tomber de part et d'autre dans des erreurs que l'Église a justement condamnées.

Pour certains, nous l'avons vu, la cathédrale gothique avec sa pénombre et ses piliers est l'image de l'obscurité de la foi, l'affirmation de l'ambiance sacrée nécessaire à la prière, de l'effort de silence et de séparation sans lequel il n'y a pas de contemplation.

Mais la cathédrale gothique n'est qu'une des nombreuses réalisations de l'architecture religieuse authentique : la basilique primitive, l'église baroque ruissellent de clarté, d'ors, de marbres et de mosaïques; l'ombre y est pourchassée jusqu'au moindre recoin. Et sans doute cet art lumineux est préféré de ceux qui insistent davantage sur la clarté de la foi : Dieu est lumière, et il n'y a pas de ténèbres en lui; le Christ est Vérité et Lumière, il éclaire tout homme venant en ce monde; on adore avec toute sa foi, son intelligence, sa volonté; et la foi cherche à comprendre, *fides quaerens intellectum*.

Vouloir ne considérer que l'ombre, la *Nuit obscure*, c'est, comme dit un des correspondants de *Témoignage Chrétien*, « justifier pour tous la foi du charbonnier »; c'est faire de la liturgie une incantation magique (quelqu'un parle de « valeur talismanique » de la liturgie); c'est ouvrir la porte à une fausse religiosité, à un dangereux mysticisme. C'est se risquer sur la voie glissante qui mène à l'agnosticisme et au modernisme : une foi fondée sur le subconscient, dépourvue de contenu intellectuel, expérience purement subjective de la sensibilité. Ce n'est pas là la foi théologique; et je partage les craintes de plusieurs

devant certaines expressions qu'on retrouve souvent, au cours de l'enquête, sous la plume des partisans du latin (par exemple la « densité mystique de l'atmosphère » que j'ai citée plus haut), d'où la légitime mise en garde d'un prêtre qui écrit :

C'est en définitive une atmosphère de sentimentalité vague et imprécise de piété dans laquelle la psychologie féminine excelle et se complaît... Et voilà pourquoi notre religion, en fait, est surtout une religion de femmes et de dévotes.

Le bon Dieu n'est pas dans le vague : Il est la vérité et la lumière.

D'autres époques ont pu se contenter de l'ombre : ce n'est pas le cas de la nôtre. Aujourd'hui, « le débardeur du port qui sait à peine lire discute les problèmes religieux... ; il veut comprendre ce qu'il lit, ce qu'il voit, ce qu'il entend ». Mais ici on risque le danger opposé. Si nos contemporains ont raison de chercher à voir clair, ils ont perdu le sens du sacré et sont tombés dans le rationalisme. Ce rationalisme a parfois envahi le domaine de la foi, où l'on voulait appliquer des méthodes de pensée valables pour la science; on a tendance à confondre « problèmes » et « mystères ». Or la raison humaine ne peut s'avancer très loin dans la connaissance du divin; après ses premiers pas, la dialectique doit céder aux analogies de la foi; et la foi, dans son effort contemplatif, prend l'homme tout entier, son objet ne se dévoile que dans la prière et dans une pédagogie sacrée. Au-delà de la méthode d'Aristote et de Descartes, il faut recourir à saint Augustin, au Pseudo-Denys, à Gerson, à saint Jean de la Croix. La liturgie n'est pas « mystérieuse », mais elle est prière; elle est nourriture pour l'intelligence, mais elle est contemplation sacrée. C'est à juste titre qu'on proteste contre certaines façons d'expliquer la messe :

La recherche de l'explication des cérémonies ne doit pas tenir une place telle que la messe et les offices finissent par ressembler à des leçons de choses ou à des représentations théâtrales.

Mais les exagérations possibles dans les deux sens ne doivent pas nous induire en de fallacieuses simplifications. Il était bon, je crois, de voir s'affronter ainsi les divers tempéraments religieux : *in domo Patris, multae mansiones sunt.*

## III. — UNITÉ ET CATHOLICITÉ PAR LE LATIN

La plupart des réponses favorables au latin mettent en valeur son caractère d'universalité et les avantages que cela comporte. Ces démonstrations apparemment identiques se révèlent très différentes dans le détail, selon qu'elles envisagent cette universalité dans la société internationale, dans la vie générale de l'Église ou dans la liturgie en particulier.

A) *Le rêve d'une langue internationale.*

L'Europe du moyen âge a connu, entre le schisme de Photius et la reprise des contacts avec l'Orient au XV<sup>e</sup> siècle, une exceptionnelle unité sous l'égide de la papauté. Le latin était alors la langue officielle de tous les pays, même de ceux qui n'avaient pas fait partie de l'empire romain. Sans doute cette unité de langue était due à la rupture avec l'Église de tout un immense domaine chrétien; sans doute aussi la chrétienté médiévale mêlait-elle à son idéal des éléments contingents, tels que la nostalgie de l'empire constantinien. Pourtant, ce n'est pas sans émotion qu'on lit tous les documents d'archives qui de l'Angleterre à la Hongrie, de la Frise à l'Espagne proclament, en tête des lois, des contrats et des jugements, la même foi catholique : *In nomine sanctissimae Trinitatis, amen*. C'est bien cette foi qui a réussi à faire de tant de peuples divers une communauté, passionnée des mêmes questions, partant pour les mêmes croisades, luttant ensemble contre les hérésies.

Le XV<sup>e</sup> siècle a vu s'effriter progressivement la communauté internationale. Le latin cesse d'être, vers l'année 1550, la langue officielle des États; son caractère international demeurera encore durant un certain temps, grâce à l'humanisme : ce n'est plus la chrétienté, mais la république des lettres; on ne parle d'ailleurs plus la langue de saint Thomas, mais celle de Tullius : pourtant c'est une renaissance du latin comme parler vivant des savants de toute l'Europe.

Aujourd'hui, le latin ne sert plus aux échanges internationaux, ni diplomatiques, ni scientifiques. Or ces échanges

sont de plus en plus nombreux et intenses. La diversité des langues constitue un obstacle très sérieux, ressenti plus vivement à mesure que les frontières de la civilisation s'étalent et que le réseau des relations entre peuples se resserre. D'où la préoccupation renouvelée d'une langue internationale. Sera-ce le latin ou l'espéranto ?

Ici, les correspondants de *Témoignage Chrétien* perdent un peu leur sang-froid. Plusieurs déclarent net que la création de l'espéranto a été une manœuvre concertée des juifs et de la franc-maçonnerie pour faire échec au latin; c'est une langue satanique, etc. A cette attaque, les espérantistes font en toute hâte une parade passionnée; ils envoient la documentation la plus copieuse pour prouver que des chrétiens authentiques, voire des prêtres, participent au mouvement, que plusieurs papes ont donné leur bénédiction... Nous ne suivrons pas cette polémique. Il fallait la signaler cependant pour affirmer que le problème d'une langue internationale était indifférent à notre débat : ce n'est pas un problème d'Église.

#### B) *L'unité de langue dans l'Église.*

En revanche, le latin apparaît à beaucoup comme nécessaire à l'Église, voire essentiel.

Essentiel, disent quelques-uns, à l'unité de l'Église dont il est la manifestation visible :

Il est le signe concret de l'unité du Corps mystique dans le temps et dans l'espace.

(M. S.)

Le latin est le véritable lien entre les fidèles.

(M. D.)

Comment pourrait-on penser un instant à supprimer le latin comme langue théologique qui seule peut préserver la vérité dans le temps et dans l'espace ? Imagine-t-on le dogme livré dès maintenant et à l'avenir à toutes les races et à toutes les langues de la terre ?

Ces affirmations des latinistes ne font guère l'objet de la critique de la part des adversaires, peut-être parce que les lettres qui les contiennent n'ont pas été publiées. Je ne saurais pourtant les laisser passer sans blâme, car elles sont



théologiquement inacceptables. D'abord, il faudrait croire que l'unité de l'Église n'existe pas, puisque d'autres langues y ont été et sont encore officielles; ignore-t-on par hasard que les actes des huit premiers conciles généraux de l'Église ont été rédigés en grec? On a l'air surtout d'oublier que l'unité de l'Église est l'œuvre invisible de l'Esprit-Saint, et qu'elle se manifeste visiblement par la hiérarchie : la communion des évêques entre eux et avec le Siège Apostolique. Le dépôt de la doctrine se transmet, non par des textes écrits, mais par le magistère vivant. Ce n'est pas le latin qui « préserve la vérité dans le temps et dans l'espace »; c'est l'épiscopat uni au pontife romain et assisté de l'Esprit-Saint. A ce propos, il est curieux de constater qu'à peu près toutes les réponses à l'enquête, qu'elles soient pour ou contre le latin, ont l'air d'oublier qu'il y a, dans l'Église, des évêques; deux à peine mentionnent que la véritable unité est l'œuvre de l'Esprit-Saint. — C'est une méconnaissance inquiétante du mystère de l'Église. Celui qui frémit à la pensée que « le dogme soit livré dès maintenant et à l'avenir à toutes les races et à toutes les langues de la terre » ne s'est pas aperçu sans doute que depuis déjà près de vingt siècles, des apôtres et des missionnaires, obéissant à l'ordre du Christ, s'efforçaient de prêcher l'évangile à toute créature et jusqu'aux extrémités de la terre; qu'il existait, en toutes les langues, des catéchismes et un texte du *Credo* (justement le symbole de Nicée n'a pas été écrit en latin, ni peut-être le symbole romain des Apôtres...).

On ne peut donc transporter l'unité de langue dans l'Église sur le plan des principes. Ceux qui l'affirment comme une réalité disciplinaire et une commodité pratique sont dans la juste note. Quelle langue parlerait-on dans un concile œcuménique? dans les bureaux des congrégations?

Quelle tour de Babel si l'Église abandonnait le latin! A Rome, on ne se comprendrait plus.

(M<sup>lle</sup> D.)

Il ne faudrait pas exagérer cependant la place du latin, même sur le terrain de la vie pratique de l'Église. Une réponse note avec quelque malice qu'à l'ombre de la coupole de Saint-Pierre se trouve un pays nommé « Città del Vaticano », où l'on vend des « francobolli » et *L'Osservatore*

*Romano*. Aujourd'hui les *Acta Apostolicae Sedis* publient en quatre et cinq langues les encycliques des papes. Même comme langue théologique, le latin semble un peu en échec : un prêtre des Côtes-du-Nord remarque que le jargon des séminaires n'est pas une preuve de sa vitalité et qu'il n'est pas de trop de toutes les ressources des langues modernes pour exprimer la complexité des problèmes actuels auxquels doit faire face l'enseignement. Il est de fait que toutes les revues théologiques sont aujourd'hui rédigées dans les langues modernes, et les travaux scientifiques également.

C) *L'unité liturgique, manifestation de la catholicité de l'Église.*

Plus que l'unité de la langue théologique et administrative, c'est l'unité du culte qui apparaît importante aux yeux de beaucoup de correspondants de *Témoignage Chrétien*.

Le latin nous a conservé l'unité du culte et par elle l'unité de la croyance.

(Un curé de la Marne.)

L'Église doit être universelle : on doit la retrouver dans quelque pays que l'on soit.

Cette dernière raison est mise en valeur de façon saisissante dans plusieurs lettres. Il y a d'abord le spectacle des grandes manifestations internationales : jamboree scout, pèlerinages, Congrès eucharistiques; des gens venus de partout, parlant toutes les langues, se retrouvent unanimes à la messe dans le chant latin du *Credo*.

Tous ceux qui ont voyagé à l'étranger ont éprouvé la même impression : le sentiment pesant de leur solitude, de leur isolement a fait place à une grande joie, une intense délivrance lorsque à l'église ils ont entendu chanter en latin.

La guerre qui vient de se terminer a amené un déplacement de gens comme l'histoire n'en avait peut-être jamais enregistré. C'est ainsi que le journal catholique anglais *The Universe*, du 18 janvier 1946, publiait l'article d'un prêtre mobilisé en Extrême-Orient, le Rev. Malcolm Cowin, qui

avait vu réunis autour de sa messe en une prière commune, grâce au latin, des Chinois, des Coréens, des Siamois, des Hollandais, des Anglais. Cet article, qui a été reproduit en France par la *Semaine Religieuse* de Marseille et le *Bulletin du Fidèle* du Mans, résumait ainsi le problème :

Remplacer la langue universelle par un langage moderne, c'est signifier l'intention de rendre de belles prières immédiatement compréhensibles à ceux dont c'est précisément la langue propre, et alors l'assistance aura la joie d'entendre le prêtre lire ou dire ces prières... (je supprime à dessein une ligne où l'auteur traite ses confrères d'un sourire trop amer). Mais quelque chose de plus grand que cela sera perdu, et qu'aucun prêtre ou laïque ne peut apprécier s'il n'a pas assisté à la liturgie en d'autres pays, au milieu d'autres races.

Pas plus dans cet article que dans les réponses que j'ai dépouillées, il n'est fait allusion aux difficultés du sermon et de la confession. Les voyageurs ne se plaignent pas de la prédication en langue vulgaire et ne disent pas comment ils ont fait au tribunal de la pénitence. Ce serait intéressant de se pencher un jour sur ce dernier problème, qui pose aux casuistes bien des difficultés.

Quoi qu'il en soit, les partisans de la langue vulgaire s'efforcent de répondre à l'argument.

D'une part — et je regrette qu'il y en ait si peu qui en fassent état — l'unité de langue liturgique n'existe pas dans l'Église. Si les « voyageurs » parcourent la Roumanie, la Turquie, la Palestine, ou même Rome et Paris, il leur arrivera d'entendre chanter dans des églises authentiquement catholiques, en d'autres langues qu'en latin : la Chapelle Sixtine n'a-t-elle pas retenti en 1946 de chœurs arméniens, tandis que le pape présidait une liturgie célébrée par un cardinal ? Ces voix grecques ou russes, syriaques ou coptes, diminueront-elles ou accroîtront-elles en eux le sentiment de la catholicité de l'Église ?

La catholicité de l'Église doit s'accommoder de toutes les diversités de rites et de langues, c'est même précisément pour cela que notre Église est catholique.

(De Beaucaire.)

Aussi, quelques prêtres protestent justement contre l'ignorance où sont trop de fidèles et de clercs, plus de quinze ans après *Rerum Orientalium*, des richesses de l'Orient

chrétien. Dans certains pays où la persécution religieuse sévit aujourd'hui, elle pèse plus lourdement sur les communautés de rite oriental que sur les fidèles latins, et c'est une raison de plus à notre affection fraternelle.

Pourtant, un spécialiste des questions arabes trouve

que la variété des rites est un élément de faiblesse pour l'Église; ces groupes fermés se jalourent et s'ignorent, au point que les meilleurs chrétiens d'Égypte en sont désespérés<sup>2</sup>.

Bien que le domaine du latin connaisse une uniformité plus grande, il est faux que l'unité de liturgie y ait jamais coïncidé avec l'unité de la langue. Le rite mozarabe subsiste encore à Tolède, l'ambrosien à Milan; l'adoption des livres romains dans l'empire de Charlemagne s'est accommodée de diversités locales : nous apprécions aujourd'hui comme des joyaux de l'Église la liturgie de Lyon, celle des Chartreux, des Prémontrés, des Prêcheurs... Nul ne songe à y trouver une atteinte à la catholicité de l'Église.

Au contraire, c'est au nom de la catholicité que les partisans de la langue vulgaire vont porter l'attaque dans le camp adverse. Ils commencent par discuter la valeur de l'expérience *catholique* éprouvée par ceux qui ont voyagé à l'étranger.

Faut-il sacrifier l'immense majorité des chrétiens à l'émotion passagère d'une minorité unie factivement par le latin au cours d'une messe à bord, d'un pèlerinage international, d'un congrès ? Il y a d'autres façons de faire sentir l'œcuménisme.

Quant à l'étranger, satisfait d'entendre la messe en langue latine, sa satisfaction est assez mince, car le plus souvent il ne comprend ni le latin ni la langue étrangère. Et puis, pour un étranger satisfait, faudra-t-il négliger cinq cents fidèles ?

La catholicité doit se manifester, mais d'une façon plus profonde. L'impression éprouvée par le voyageur est passagère. il s'y mêle des éléments étrangers à l'œcuménité de

2. Ce n'est pas la variété de rites sur le plan géographique qui est à accuser; c'est la coexistence de plusieurs communautés sur le même territoire : mais on sait qu'elle s'explique par l'histoire des schismes des V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles. Ce n'est pas parce qu'il y a plusieurs rites que l'Égypte connaît ces groupes fermés; au contraire, il y a plusieurs rites en Égypte, parce qu'il y a eu l'hérésie monophysite.

l'Église : n'est-ce pas aussi son chez-lui qu'il retrouve dans la liturgie en latin, n'est-ce pas le mal du pays qui accroît son émotion ? La catholicité exige que le chrétien porte dans sa prière le souci permanent de cette Église répandue à l'Orient et à l'Occident :

Quant au caractère d'universalité que donnent les prières et les chants latins, je me permets de faire remarquer... que des chrétiens priant en français peuvent être plus catholiques, communier davantage avec leurs frères du monde entier. C'est beaucoup plus une question d'esprit, d'ambiance, que de langage. Que nos prêtres dans leurs sermons, nous tiennent au courant des actualités catholiques du monde entier, des difficultés de nos frères étrangers. Qu'ils nous fassent prier en commun pour nos frères de Chine qui depuis des dizaines d'années sont en guerre civile ou étrangère; pour tous les israélites qui recherchent une patrie, pour tous les prolétaires du monde entier qui, depuis des années et des années, mènent chaque jour la lutte pour la vie.

(Paulette B.)

La catholicité exige que le chrétien soit angoissé de voir si peu d'hommes de son quartier, de sa paroisse, touchés par le message évangélique et la vie de l'Église :

Oui, il me semble que pour nous qui, sur la terre entière, sommes unis par un même amour dans le Christ, il serait dommage de ne pas garder cette identité de culte jusque dans l'expression des mots. Ceux qui ont été exilés ne seront pas pour me contredire, je crois... Mais il ne peut être question d'universalité, quand sur une paroisse de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, il n'y a que quelques centaines d'assistants aux offices (et pouvons-nous dire qu'ils aient tous le sentiment de cette universalité ?). Encore ces assistants sont à peu près tous des mêmes milieux; quelques unités seulement sont des ouvriers. C'est une religion de classe. Or l'idéal évangélique est admiré dans le monde ouvrier et la classe ouvrière ne demande qu'à le prendre au mot, même si elle ne se sent pas capable de le suivre.

Au nom de l'universalité, ceux qui viennent régulièrement à la messe et ont pu facilement apprendre le latin, doivent accepter le dimanche la messe en français, qui les unira davantage à tous ceux qui n'ont pas cette culture.

(Du 12<sup>e</sup> arrondissement.)

Précisément, cette considération fraternelle de tous ceux qui font ou devraient faire partie de la communauté locale introduit contre l'usage de la langue vulgaire une difficulté que les réponses à l'enquête n'ont guère relevée. Il y a des pays bilingues, comme la Belgique, la Suisse, l'Alsace, le

Tyrol, la Bretagne, le pays basque. Il y a dans la plus petite paroisse rurale de France des Espagnols, des Italiens, des Polonais, des Ruthènes : ils méritent considération beaucoup plus que les touristes qui visitent les pays étrangers. La liturgie en langue vulgaire ne va-t-elle pas créer, dans cet univers en miniature, des difficultés très réelles ? Et en élargissant le problème, comment célébrer la liturgie dans les paroisses destinées à être perpétuellement ballottées entre plusieurs frontières, et dans les pays où il existe un séparatisme, un irrédentisme : la liturgie sera-t-elle catalane ou castillane à Barcelone, toscane ou grecque à Palerme ? On peut répondre que le cas de ces régions est particulier ; quant à la présence de nombreux étrangers dans nos paroisses françaises, c'est d'abord un problème de charité chrétienne : n'avons-nous pas à nous reprocher justement d'avoir, vis-à-vis de ces frères dans la foi, un sens catholique trop peu actif ? quel effort avons-nous fait pour qu'ils se sentent vraiment agrégés à notre communauté ? Question d'esprit, non de langue.

Plusieurs correspondants de *Témoignage Chrétien* sont préoccupés, au nom de la catholicité de l'Église, de voir desserré le lien qui unit l'Église à la romanité. Romaine, l'Église l'est parce que le successeur de saint Pierre est l'évêque de Rome, encore que Pie XI se refusât, dans tel de ses discours, à considérer le choix de cette capitale comme définitif. Mais l'Église ne doit pas apparaître associée nécessairement à la culture romaine. Elle ne l'est certes pas pour qui connaît les liturgies orientales, lit les Pères grecs et syriaques ; un effort est à faire aujourd'hui pour assumer encore les civilisations de l'Extrême-Orient, et montrer au monde que l'Église n'est pas liée au sort de l'Occident.

L'Église sera plus internationale si elle se désolidarise du latin.

(Un prêtre des Côtes-du-Nord.)

Le latin est attaché à une culture déterminée, à une civilisation concrète. Ce caractère du latin rend malaisé la parfaite assimilation par des hommes d'une autre civilisation et engage chez eux une répugnance bien excusable.

(Un prêtre du Finistère.)

J'ai entendu des Hindous exprimer leur méfiance devant cette religion, occidentale dans sa présentation.

(L'abbé Lucien L.)

Dans les Missions, le latin est plus un handicap qu'une aide : il rend difficile l'incarnation du christianisme dans les civilisations originales.

(A. V., Lyon.)

On voit par là l'ampleur des problèmes soulevés par l'enquête. C'est encore un des bienfaits qu'elle aura procurés d'éviter qu'on schématise à outrance la question du latin et qu'on puisse la décider sommairement d'un trait de plume.

#### IV. — CONTINUITÉ DANS LE TEMPS

Plusieurs correspondants de *Témoignage Chrétien* soulignent le lien que constitue le latin entre la prière de notre génération et celles des générations qui nous ont précédés :

Il me plaît de prier comme saint Cyprien ou saint Martin.

Certains ont d'ailleurs sur l'antiquité du latin dans la liturgie des notions peu précises, et qu'il serait trop facile de passer au crible de la critique historique :

Saint Paul a dû enseigner les Romains à prier en latin.

Le latin, c'est la langue... qui nous fait remonter aux origines de notre sainte religion, communier dans la pensée et les œuvres des Apôtres et des Pères qui codifièrent dans des textes définitifs notre foi et notre culte.

Je regrette que la plupart des réponses qui contiennent cet argument se contentent de pauvres généralités. Car il y avait mieux à dire, et l'on aurait dû mettre en valeur tout le capital spirituel que nous transmet la liturgie en langue latine : sermons de saint Augustin, de saint Ambroise et de saint Léon; oraisons et préfaces du sacramentaire léonien; antiennes et répons de sainte Agnès, de saint André, de l'Avant et de Noël; hymnes de Sedulius et de Prudence. La richesse mystique qui déborde de tous ces textes a nourri durant des siècles la piété des prêtres et des fidèles : goûte-rions-nous autant les psaumes et l'évangile de saint Jean, si nous n'étions instruits, à longueur d'année, par saint Augustin? Que serait la consécration des vierges sans le répons *Regnum mundi* et l'antienne *Posuit signum*? Il serait

difficile de ne pas faire perdre à tous ces textes, en les traduisant, une partie de leur plénitude : l'exemple de la traduction latin des sermons de saint Jean Chrysostome le montre à l'évidence. Il y a plus : une oraison du sacramentaire léonien ne peut pas se traduire, car les langues modernes ne connaissent pas l'*imperatoria brevitatis*, ni à plus forte raison le *cursus*; ce sont d'autres formules de prière qu'il faudrait créer. Pas davantage ne serait-il question de traduire l'hymnaire : entré tard dans la liturgie de Rome, il y a cependant aujourd'hui son plein droit de cité; mais on ne traduit pas un poème lyrique.

C'est donc un vrai trésor spirituel qui est en cause, dont le prix est moins encore la valeur littéraire que la grandeur mystique. Les partisans de la langue vulgaire s'en rendent parfaitement compte. Ils avouent se résigner à un lourd sacrifice, mais ne balancent pas devant ce qu'ils croient être le besoin des âmes.

Si saint Paul revenait : *omnia omnibus factus sum.*

(Un prêtre alsacien.)

Aussi bien, l'histoire liturgique nous apprend que des traductions peuvent parfois se hausser à la valeur d'un chef-d'œuvre, comme les antiennes de la Circoncision, le répons *Adorna* ou les antiennes de la Nativité de la Vierge. Seule une élite restreinte (très restreinte) peut goûter la splendeur de la littérature chrétienne syriaque dans la langue originale; un nombre de moins en moins grand de prêtres, hélas! se sent capable de lire dans le texte les catéchèses de saint Cyrille, trop heureux serions-nous si nous pouvions garantir que les élèves des facultés de théologie lisent saint Augustin en latin.

Et certains prosélytes de la langue vulgaire d'assurer :

L'essentiel, c'est que la même pensée du Christ demeure avec Pierre, Anaclet et Pie XII.

Le vêtement qui drapé le corps peut être de laine ou de coton, ample ou serré, sans diminuer la forme ou la vigueur du corps.

On pourrait d'ailleurs — et quelqu'un n'y a pas manqué — regretter plutôt que la liturgie ne proposât pas la Bible dans l'original hébreu et que le canon de la messe ne fût en araméen. O délices de la discussion spécula-



tive, qui permet d'accueillir avec bonheur toutes les hypothèses!

#### V. — LATIN ET CHANT GRÉGORIEN

Pour plusieurs correspondants de *Témoignage Chrétien*, le maintien du latin est rendu nécessaire par le lien qui unit à lui indissolublement le chant grégorien :

Et le chant grégorien, va-t-on le sacrifier ?

(Un agrégé de grammaire.)

A quoi serviraient les travaux gigantesques des Bénédictins de Solesmes qui se sont efforcés de construire un édifice destiné à défier les siècles ?... Conservons intact notre chant de Solesmes.

(C. R., de l'Aisne.)

Il est vrai que plusieurs entendent conserver ce chant tout en adoptant la langue vulgaire : ils font remarquer que des essais ont déjà été tentés avec succès, que des livres même ont paru, qui prouvent la possibilité de mettre des paroles françaises sous des airs grégoriens.

J'avoue ne pouvoir suivre dans leurs raisonnements ni les uns ni les autres.

Les réalisations auxquelles on fait allusion sont généralement fort médiocres; aussi bien le chant grégorien s'est modelé sur le génie de la langue latine et suppose une accentuation, une prononciation qui ne correspond en rien aux caractéristiques du français.

Mais il faut aller beaucoup plus loin : la liturgie même romaine n'est pas plus liée au chant grégorien qu'à la Vulgate de saint Jérôme : or l'Église nous a montré qu'elle avait à la fois un tel respect pour la Vulgate qu'elle chargeait un monastère entier d'en procurer à grands frais une édition critique conforme aux exigences de la science d'aujourd'hui, et une telle liberté vis-à-vis d'elle qu'elle faisait procéder à une nouvelle version du Psautier. L'on éprouve un certain serrement de cœur à la pensée que la liturgie occidentale n'utiliserait peut-être plus la cantilène créée et perfectionnée par plusieurs siècles de classicisme romain dans l'enclos des grandes basiliques; un tel trésor n'a sa vraie valeur que s'il est une institution vivante, au

service du culte. Il faut donc souhaiter qu'il y ait toujours des monastères où le chant grégorien soit pratiqué dans toute sa perfection, comme nous sommes bien aises de retrouver toujours vivante à Rome et à Vienne, la polyphonie palestrinienne, autre création splendide du classicisme romain. Mais ces sommets de la culture religieuse ne peuvent être qu'un moment de l'éternelle jeunesse de l'Église; et on ne peut imaginer la liturgie catholique liée au grégorien dans le temps plus étroitement qu'elle ne l'est dans l'espace. — La cause du chant grégorien, si belle et digne soit-elle, n'est pas exactement celle de la liturgie.

#### VI. — LES AVANTAGES D'UNE LANGUE MORTE

L'adoption d'une langue vivante en liturgie, font remarquer de très nombreuses réponses à l'enquête, exigerait une adaptation périodique, une réforme constante, parce que les langues vivantes évoluent; elles ne sont pas figées. Les mots changent de sens, par exemple *étonnement* qui a un sens si fort au XVII<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui banal; — certaines expressions sortent de l'usage au point de n'être plus comprises : « Adorons l'homme-Dieu succombant *derechef*. » Chacun pense aussitôt aux prières de Fénelon : « Puisque j'ai été assez malheureux que de vous déplaire, laissez-moi vous marquer la douleur que j'en ai par une conduite tout opposée à celle que j'ai gardée jusqu'ici... » Cette évolution incessante, les remaniements perpétuels qu'elle imposera à la liturgie ne mettront-ils pas en danger la pureté de la foi et l'intégrité des rites sacramentels ?

L'objection n'est pas laissée sans réponses par les partisans de la langue vulgaire. Certains acceptent sans hésiter les révisions périodiques, pourvu qu'elles soient l'œuvre de la hiérarchie, qu'elles se fassent sous le contrôle d'une commission de l'Église de France.

D'autres trouvent que le principe évolutif des langues vivantes a été schématisé à l'excès. D'abord l'évolution est freinée considérablement depuis que ces langues ont atteint leur maturité : le français du XVII<sup>e</sup> siècle est plus près du nôtre que la langue de Montaigne ne ressemble à celle de Boileau. Par ailleurs, c'est moins la langue qui évolue que

la conception artistique et sentimentale des époques; qu'est-ce que nous trouvons plus insupportable aujourd'hui : « l'Homme-Dieu succombant derechef », ou bien « que je verse jour et nuit des torrents de larmes », « que je meure de douleur, ou si vous voulez que je vive encore, que ce ne soit que pour gémir le reste de mes jours » ? Le style soi-disant religieux de Fénelon nous déplaît, comme la prose romantique, par l'étalage d'une sensibilité fausse; la longue période calquée du latin, chère à Montesquieu, nous paraît aujourd'hui trop lourde et fatigante. Est-ce la langue qui est en cause ? Non, mais les goûts de ces auteurs. La preuve, c'est que le style de Pascal n'a aucune ride; que les lettres de Bossuet à une demoiselle de Metz ne réclament aucun glossaire; qu'on peut lire en public aujourd'hui encore la Bible de Lemaître de Sacy. Et nous chantons toujours des vieux Noël.

Enfin, les difficultés que comportent les langues vivantes ne peuvent empêcher qu'il faille à tout prix les utiliser pour la traduction de la Bible. Or la traduction des prières liturgiques n'est qu'un problème de détail à côté de l'effort plus important que requiert la traduction de la Bible. Mais nous aurons l'occasion de revenir expressément là-dessus.

## VII. — LANGUE VULGAIRE ET SCHISMES

Les partisans du latin font valoir, à la suite de Dom Guéranger, le lien troublant qui associe, dans l'histoire, la revendication de la langue vulgaire aux schismes et aux hérésies. On trouvera ailleurs les éléments historiques qui permettent d'apprécier exactement cette objection. Je me contenterai de relever ici quelques notations, exprimées dans l'enquête de *Témoignage Chrétien* et susceptibles d'élargir un peu le débat.

Le danger de schisme semble plus actuel que jamais à l'abbé R., qui écrit :

L'emploi de la langue vulgaire dans la liturgie favorise certainement la nationalisation des églises. Aussi est-ce moins que jamais le moment d'en faire l'expérience; alors que l'on peut prévoir que le temps est proche où sera fait, dans un grand nombre de pays, un

effort violent pour détacher les catholiques de Rome et former un peu partout des églises nationales.

A cette difficulté, les partisans de la langue vulgaire font valoir les considérations suivantes. Au moment où des peuples entiers se sont séparés de Rome au cours de la crise protestante, ils suivaient la liturgie en latin : il faut donc chercher ailleurs le lien solide de l'unité des chrétiens, et la cause des schismes.

Le latin n'a pas empêché Luther, Calvin et Loisy d'être des apostats. L'union avec Rome est affaire de pensée plus que de langue.

Et voici un aperçu intéressant qui mériterait d'être approfondi :

C'est un fait qu'à de rares exceptions près, seuls les peuples de langue romane sont restés en bloc fidèles à l'Église de Rome.

*(Un prêtre étranger.)*

La langue vulgaire n'a pas précédé le schisme; mais adoptée par les protestants, elle a aidé efficacement à propager leurs églises séparées :

On pourrait réfléchir au prestige populaire qu'a donné la langue vulgaire au protestantisme en Allemagne.

Si la langue vulgaire a été de tout temps le signe de l'hérésie, c'est parce qu'elle est efficace pour la propagation de la doctrine, de quelque doctrine que ce soit, donc elle le serait de la doctrine catholique également.

*(C., à Genève.)*

Cette dernière citation introduit un problème beaucoup plus important : le latin est-il une des causes de la déchristianisation actuelle? La langue vulgaire est-elle susceptible de contribuer à la reconquête chrétienne des masses?

### VIII. — LATIN ET DÉCHRISTIANISATION DES MASSES

Tout le monde est d'accord sur deux affirmations. La première, c'est que la liturgie n'est pas un moyen d'apostolat : elle est à elle-même sa propre fin, qui est le service de Dieu — encore que cette formule soit équivoque : jamais la liturgie ne sépare la louange divine de la sanctification des hom-

mes; en louant Dieu l'homme se sanctifie, la contemplation est à l'origine de l'action, et c'est dans une prière d'action de grâces que s'opèrent les plus grands sacrements, eucharistie, ordination. En tout cas, nous l'avons déjà noté, la liturgie ne vise que ceux qui sont au dedans de l'Église, non ceux qui sont en dehors; elle s'adresse aux fidèles et aux catéchumènes, non aux païens.

Seconde affirmation unanime : il ne suffirait pas de célébrer la liturgie en français pour que nos églises se remplissent; il faut par un travail très long redonner aux gens le sens des choses spirituelles, la foi théologale, le courage de changer de vie, bref c'est toute une initiation à reprendre.

Mais ces deux points étant admis par tous, les partisans du latin refusent de voir dans le latin une relation de cause à effet, même partielle, avec la déchristianisation, et s'opposent à admettre un attrait spécial à la prière en langue vulgaire :

On ne comprend pas mieux ce qui se chante en français au temple protestant.

(M<sup>lle</sup> D.)

La réforme a commis une lourde erreur en croyant qu'elle mettrait la Bible à la portée des fidèles par ses éditions en langue vulgaire.

(M. S.)

Est-ce que l'apostolat des Protestants est plus fructueux que le nôtre ?

Converti de l'anglicanisme, je n'ai pas constaté que l'usage de la langue profane favorisât la dévotion.

(MALCOLM CORVIN, dans *The Universe*, déjà cité.)

Si le peuple avait la foi comme nos pères, ce problème ne se poserait pas. Il ne se pose pas en Bretagne.

Les tenants de la thèse adverse ne sont pas du tout de cet avis. Le problème se pose en Bretagne; il se posait au siècle dernier, à l'époque où nos pères avaient la foi<sup>3</sup>. Car la

3. Je dis au siècle dernier. Ce serait faux d'étendre ce jugement à l'ancien Régime et encore plus au moyen âge. Le cadre social tout entier était chrétien : on est surpris de voir à quelle profondeur spirituelle atteignaient les plus simples à la faveur des institutions. Des gens qui ne savaient pas lire comprenaient la liturgie plus que pas mal de prêtres du XX<sup>e</sup> siècle.

foi doit être nourrie et entretenue, et la liturgie est chargée d'y contribuer autant et plus que la prédication; c'est la liturgie qui doit donner aux fidèles le sens communautaire; c'est elle qui doit former en son âme l'esprit de la prière; c'est elle qui doit assurer la réception fructueuse des sacrements en excitant sa foi et en lui affirmant la nécessité d'un engagement de vie; c'est elle qui lui propose la méditation de l'Écriture Sainte, qui lui fait vénérer l'Évangile; c'est elle qui l'introduit dans les mystères du Christ qu'elle lui fait revivre chaque année inlassablement; c'est elle qui lui fait goûter les choses d'en-haut et l'entretient dans l'attente du Seigneur.

Or il est manifeste que la génération des chrétiens du siècle dernier qui a été fidèle à la messe dominicale et aux offices du soir a montré une débilité extrême dans sa foi, une ignorance particulière du message évangélique, un manque de sens communautaire : les grands-parents découvrent aujourd'hui l'Évangile entre les mains de leurs petits-fils.

Faut-il ajouter que la piété des fidèles s'est trop souvent abreuvée à des sources moins vives, parce que « la source première et indispensable du véritable esprit chrétien » leur semblait fermée? Quelle place, même chez les meilleurs, a tenu la Sainte Trinité, dont ils ont reçu le sceau à leur baptême? Et justement, ne rencontrons-nous pas une grande ignorance des réalités baptismales? Quelle idée se faisaient-ils de l'Eucharistie, lorsque la communion leur apparaissait isolée d'une messe qu'ils ne comprenaient pas? Et il s'agit cependant de fidèles vertueux, d'une délicatesse de conscience qui nous fait rougir de notre laisser-aller.

Le latin n'est pas *la* cause de la déchristianisation, mais une des causes certainement : le peuple n'a pas entendu cette *magnam eruditionem* que contient la liturgie selon la formule du Concile de Trente :

Si l'Église a perdu la classe ouvrière et bien des ruraux... n'est-ce pas aussi parce qu'un des grands moyens, — sinon le principal — d'entretenir la foi et l'esprit religieux — la liturgie — n'a pas joué? La liturgie, loin d'être un moyen, a été plutôt un obstacle. Si elle avait été parlante d'elle-même (donc en langue vulgaire) comme aux premiers siècles, peut-être que le christianisme communautaire et fraternel de l'Évangile n'aurait pas été remplacé aussi complètement par le christianisme individualiste et bourgeois. Peut-être aussi que le matérialisme n'aurait pas pénétré aussi facilement et aussi complètement dans la société actuelle.

Qui de nous n'a pas eu sous les yeux le spectacle que décrit d'une façon trop exacte un des correspondants :

S'il vous a été donné d'assister à la messe dans les paroisses à un seul prêtre (et il y en a en France), et si vous avez su observer l'ennui qui se lit sur beaucoup de visages (je parle surtout des hommes; les femmes et les jeunes filles ont encore un livre ou un chapelet, ou bien chantent des cantiques; quant aux jeunes gens, ils parlent entre eux ou gravent sur les bancs avec leurs canifs) et en tout cas la passivité avec laquelle on prend part à la messe, je crois que vous comprendrez ces réflexions...

(G.-L. D.)

Et un autre d'ajouter :

Réellement, aujourd'hui, les trois quarts des assistants ignorent tout des cérémonies. Il n'y a plus qu'un formalisme, qui ne peut résister aux exigences matérielles et prenantes de la vie moderne; peu à peu on en vient aux seuls gestes du baptême, du mariage, etc. De là à tout lâcher, l'expérience quotidienne des centres entièrement déchristianisés montre qu'il n'y a qu'un pas.

(M., à Tunis.)

Pourquoi les meilleurs éléments abandonnent-ils les Vêpres? demande un prêtre de la Lozère. Sans doute par manque de piété, mais aussi — les témoignages abondent — parce qu'on ne comprend rien aux psaumes. D'ailleurs, que de femmes, pendant le chant des vêpres, récitent leur chapelet...

Et les Bretons, assidus à la messe chez eux, la délaissent, paraît-il, à Paris. On vient de parler de ceux qui réduisent leur vie religieuse aux seuls gestes des baptêmes, mariages et enterrements. Cette catégorie de fidèles (car beaucoup de ces gens sont indiscutablement des fidèles, quoiqu'ils délaissent la communauté) pose des problèmes particuliers que les correspondants de *Témoignage Chrétien* étudient avec soin.

#### *La langue vulgaire dans l'administration des sacrements.*

Les observations abondent, pour demander qu'une place soit faite à la langue vulgaire dans l'administration des sacrements. Il n'est que de glaner :

Au baptême, on pose au catéchumène des questions en latin auxquelles il ne peut répondre, ni ses témoins pour lui, et on lui fait des

admonitions qui le laissent de glace. L'évêque dit aux confirmands des choses très importantes, mais en latin. Lorsqu'il ordonne des prêtres, il demande au peuple en latin si personne ne s'oppose à l'ordination des clercs présents : c'est sans risque. *Ex opere operato* : tout de même ! Pour les simples, cela tourne à la magie.

(*Un diplomate.*)

La première fois que j'eus l'honneur d'être « enfant de chœur » à une cérémonie d'extrême-onction, je ne pus m'empêcher de m'attrister en pensant que ces prières, si pleinement goûtées par le prêtre et par moi, étaient lettre morte pour celui qui recevait le sacrement.

(*M<sup>lle</sup> S.*)

Ces messes de mariage d'où les gens repartent sans qu'on leur ait lu l'Évangile, sans qu'on leur ait expliqué la messe...

(*Un groupe de jécistes.*)

Que doivent penser par exemple deux époux, qui pendant la messe de leur mariage voient à deux reprises le prêtre se tourner vers eux et réciter des formules latines... Cette bénédiction nuptiale ne les touche en rien ; elle ne fait que discréditer l'Église en leur esprit.

Hier, j'ai assisté, dans la paroisse d'un quartier populaire, à une messe de mariage. Le « peuple » était terriblement clairsemé... Le prêtre tournait le dos aux fidèles, parlait à voix basse dans une langue inintelligible pour la totalité de l'assistance...

(*Un officier.*)

... L'urgence de faire comprendre partout les paroles des obsèques chrétiennes. Prenez par exemple les textes des offices de nocturnes. Si cela, comme le *Non intres*, était traduit ou chanté directement à haute voix ! Quelle école de piété pour tous ceux qui viennent aux enterrements sans rien y comprendre !

(*Un laïque breton.*)

Les prières de la messe des morts seraient si belles, récitées simplement à voix haute en français !

(*D'Angers.*)

Je suis frappé de l'intérêt que prennent mes collègues non croyants aux enterrements protestants. Comme ils écoutent les pasteurs évoquer les vérités éternelles ! Et je suis vraiment désolé qu'aux enterrements catholiques ou aux messes de mariage (ce sont les seules occasions où des non-croyants entrent dans nos églises), rien ne soit fait pour les éclairer, les émouvoir, toucher en eux le sens du divin qui est en germe dans toute âme. Une messe d'enterrement, une messe de mariage ne risquent pas d'être l'occasion d'une conversion. Les non-croyants n'ont que mépris pour des gestes liturgiques qui leur font penser à des rites magiques, pour des prières faites en une langue qu'ils ne comprennent pas.

(*Un instituteur public.*)

On peut discuter l'une et l'autre des citations qu'on vient



de lire. Mais l'ensemble du témoignage qu'elles constituent me paraît inéluctable. Si l'Église, dans sa sagesse, continue de considérer comme ses fils ces « chrétiens saisonniers » (pour employer la formule de F. Boulard), si elle ouvre ses portes largement à tous ceux qui veulent s'associer aux dernières prières pour les morts, le problème de la langue vulgaire se trouve posé dans toute son acuité et son urgence. C'est bien ainsi que l'a jugé la hiérarchie, puisque l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France a supplié Rome de l'étudier en vue d'une solution pastorale.

#### IX. — L'ÉGLISE, COMMUNAUTÉ POPULAIRE

L'angoisse des masses déchristianisées, particulièrement le souci de cette mèche qui fume encore et dont il faut ranimer le feu loin de l'éteindre, pousse donc beaucoup de prêtres et de fidèles à désirer l'introduction de la langue vulgaire dans la liturgie. D'autres s'acheminent vers la même solution en approfondissant la notion même de la liturgie. La liturgie, comme l'Église dont elle est la manifestation priante, doit être communautaire et populaire. Sur ce terrain, les partisans de la langue vulgaire cheminent presque seuls : leurs arguments ne font guère l'objet des critiques de leurs adversaires, qui semblent se mouvoir dans d'autres perspectives.

##### A) *Caractère communautaire de la liturgie de l'Église.*

L'un des efforts principaux de la pastorale liturgique doit être d'assurer le caractère profondément communautaire de la prière de l'Église. Ceci implique une participation active sensible de tous les fidèles, et plus profondément un unisson spirituel. Car les fidèles ont un sacerdoce à exercer, la messe est leur sacrifice (*qui tibi offerunt...*), la prière de l'Église est leur prière.

Or beaucoup de réponses à l'enquête laissent entendre que la logique de cet effort communautaire doit aboutir à la prière en langue vulgaire.

Il faut sortir de l'isolement actuel des fidèles au milieu des plus importantes cérémonies du culte.

(M., à Tunis.)

Le chant en langue vulgaire dans une église allemande donne une impression d'unité dans la prière et de force qu'on ne retrouve pas dans l'église française.

L'élan des cœurs est stimulé par la pensée, et la pensée s'exprime par la langue connue.

Il conviendrait de restreindre le champ d'action du latin : qui n'a pas vu nos processions de la Fête-Dieu, suivies par une assistance muette et morne, tandis qu'une douzaine de jeunes filles recommence sans trêve *Lauda Sion*, ignore jusqu'où peut aller l'ennui des cérémonies religieuses. Quelle différence avec les processions où les cantiques... unissent toutes les voix et tous les cœurs !

Dès qu'on (adoptera la langue vulgaire), le fidèle rentrera plus facilement et plus complètement dans l'esprit de l'Église, qui veut une coopération de plus en plus intime entre la foule et le clergé. L'assistance à la messe n'est pas seulement une discipline, mais une participation intelligente, effective, au mystère qui s'y développe. On participe d'autant mieux à un acte qu'on le comprend intégralement. Comment s'intéresser à une action que l'on ne comprend pas dans ses détails ?

(M. R., Pas-de-Calais.)

Les fidèles tirent-ils de la messe tout le profit désirable ? Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la masse des fidèles pendant la célébration de la messe pour être édifié. La plupart s'y ennuiant et attendent la fin, regardant leurs voisins ou songeant à leurs affaires; certains disent leur chapelet, quelques-uns tâchent de lire sur leur livre de messe la traduction des prières que le prêtre à l'autel lit en latin. Tous assistent vaille que vaille; peu y participent, et ces derniers individuellement, non en communauté. Je voudrais voir les fidèles, *tous*, regardant l'autel, et non leur livre dont ils ne devraient pas avoir besoin, s'associant aux prières que le prêtre fait en leur nom, y répondant. Mais pour qu'ils comprennent les prières il faut que le prêtre les fasse dans leur langue à eux — qu'il les fasse à haute et intelligible voix; qu'il les fasse lentement et avec gravité, comme font les pasteurs protestants..!

(Un instituteur de la Loire.)

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce dernier conseil. — Mais ne pourrait-on pas dire que le problème est résolu, là où un lecteur (prêtre ou laïque) propose une traduction française des prières dites par le prêtre en latin au même moment, et où la foule prie en chœurs parlés en français ? Assurément, presque tous les correspondants de *Témoignage chrétien* sont d'accord pour louer l'initiative (qu'ils trouvent malheureusement trop rare) des prêtres qui expliquent la messe en chaire et en lisent les textes tandis qu'un de leurs confrères célèbre à l'autel. Mais ce n'est

qu'un palier. Car la liturgie est la prière d'une foule présidée par la hiérarchie; c'est un dialogue entre le célébrant et le peuple; le célébrant est médiateur, sa voix résume la prière de tous. Chœurs parlés et lecteurs n'apparaissent donc pas comme une vraie solution :

Avec les chœurs parlés, il y a deux actions, deux prières. S'il y a un lecteur, que devient le prêtre célébrant ? Je l'imaginai président de la prière, et voici qu'on le refoule un peu plus au fond de la scène pour le cacher par un traducteur.

(Abbé L., à Paris.)

N'est-il pas étrange que le célébrant, interprète des fidèles, ait besoin d'un autre interprète pour se faire comprendre de ces derniers ? Et d'ailleurs cette intervention d'un commentateur ne semble-t-elle pas une sorte de profanation de l'action sacrée qui d'emblée et dans un même don d'amour devrait unir Dieu, le célébrant et les fidèles ? C'est la masse elle-même, sans le secours d'aucun truchement, avec ses rites et ses prières, qui devrait offrir à tous son clair et noble visage illuminé par l'Esprit divin qui l'anime.

(Abbé C., du Finistère.)

#### B) *Caractère populaire de la liturgie de l'Église.*

De nombreux partisans du latin pensent cependant que le latin n'est pas un obstacle décisif à l'expression communautaire des sentiments et à l'intelligence par tous des prières liturgiques.

D'une part, disent-ils, il existe des missels avec la traduction française; on peut très bien suivre sur son livre, ce qui permet de comprendre ce qu'on lit, ce qu'on chante, ce qu'on entend :

Je trouve que dans les bons missels d'aujourd'hui la traduction des textes latins est tout à fait satisfaisante.

Il suffit de savoir lire...

D'autre part, il est facile, avec de la bonne volonté d'arriver sans trop de peine à apprendre assez de latin pour comprendre les prières liturgiques : c'est donc une question de générosité et d'effort. Mais générosité et effort ajoutent-on, manquent aux chrétiens d'aujourd'hui : le vrai problème est là, non dans la difficulté du latin.

Le latin n'est une langue morte que pour ceux qui ne l'ont pas étudié.

Le latin d'église, c'est du français condensé : il faut être bien bête et fainéant pour ne pas en comprendre assez.

(L. M.)

Il n'est pas concevable que des pratiquants fréquentant l'Église, assistant à la messe chaque dimanche ne puissent pas comprendre le texte latin qui leur revient si fréquemment sous les yeux. C'est encore moins pardonnable pour nous Français... Il suffit d'un peu d'attention et de bonne volonté.

Les chrétiens peuvent se donner la peine d'apprendre deux ou trois cents mots latins : avec ce bagage, ils pourront aisément communier avec la liturgie de l'Église.

Les chrétiens voudront-ils trouver une demi-heure de temps en temps pour se familiariser avec la langue de leur Église ?

(M<sup>lle</sup> S.)

Ce serait le travail des catéchistes d'apprendre aux enfants l'ordinaire de la messe en latin. Ce n'est vraiment pas difficile.

(Madame V.)

Une langue dont un esprit ordinaire vient à bout en deux mois.

Peut-être mon lecteur aura eu un haut-le-corps en face de ces citations : la dernière était du R. P. Sertillanges ! Je le supplie de croire au témoignage de plusieurs, qui assurent être arrivés à l'intelligence du latin sans avoir fait d'études spéciales : telle convertie, par exemple, ou cette paysanne de la Loire, qui a quitté l'école primaire à onze ans, mais qui à force de préparer les offices à l'avance et d'appliquer son attention, a atteint une délicatesse et une profondeur de culture chrétienne où l'on voit bien l'œuvre de l'Esprit-Saint... J'ai moi-même connu des femmes du peuple, sachant à peine lire, mais à qui une éducation chrétienne exquise avait ouvert largement le cellier mystique de la prière ecclésiale.

Reconnaître ces faits, qui étaient si fréquents dans le passé, explique pourquoi le problème de la langue vulgaire se pose de nos jours d'une façon toute différente de jadis. Car l'Église est une communauté populaire ; la liturgie doit être populaire. Il faut que le plus simple, le plus pauvre s'y trouve à l'aise ; il ne faut pas qu'elle exige une vertu exceptionnelle, car l'Église n'est pas un cénacle de parfaits ; il ne faut pas imposer des fardeaux inutiles aux brebis du Christ. Or exiger de tous l'usage du missel ou l'apprentissage du

latin, c'est méconnaître le caractère populaire de l'Église : de nombreux témoignages sont catégoriques :

Quelques gens très bien pourraient se promettre un cours de latin. Mais l'immense peuple au travail ?

Des tâches plus urgentes sollicitent le prêtre.

Demandez à un mourant de suivre dans son « Missel complet » la traduction des prières de l'extrême-onction. (*Cette boutade émane d'un colonel aviateur devenu prêtre.*)

Il est impossible à la masse de faire l'effort qu'exige le missel; il faudrait à la fois : savoir où en est le prêtre, suivre le latin qu'on a mille peines à déchiffrer, lire le français, s'efforcer de comprendre le sens.

Pour prier, un non-cultivé ne doit pas avoir à fournir un travail intellectuel, ou bien il ne priera pas en communion avec le célébrant. Il sera distrait par l'effort à fournir.

Je suis surpris qu'on n'ait pas relevé vertement la réflexion citée tout à l'heure : « Il suffit de savoir lire. » Il est vrai qu'aujourd'hui le nombre des illettrés est de plus en plus réduit. Mais l'illettré doit éprouver la joie de se trouver dans l'église tout à son aise, d'y sentir qu'il est de la famille autant que les autres. Soyons reconnaissants à plusieurs de la mise en garde sévère qu'il nous administrent peut-être brutalement — nous avons tant de propension à oublier le caractère populaire de l'Église!

Prenons garde d'avoir une religion de savants.

(*De Laon.*)

Le christianisme ne doit pas être l'apanage de quelques initiés.

(*Un jociste.*)

La liturgie est pour le peuple, et c'est presque de l'égoïsme que de la réserver à quelques privilégiés qui voudraient la conserver comme une perle.

(*A. D., Lille.*)

L'Église s'est éloignée du peuple, elle a fait de la religion le privilège de la classe bourgeoise, elle a dressé entre les pauvres et elle le luxe de ses cérémonies, de ses dorures, de ses ornements. Le pauvre en haillons ne s'y trouve pas à l'aise, ni l'ouvrier, et cela est grave.

(*Une sténo-dactylo.*)

## CHAPITRE II

## De la théorie à la pratique

Il y a donc des raisons dans les deux camps, dont certaines sont très sérieuses. C'est pourquoi ce serait une erreur d'attendre de la hiérarchie des décisions brusques et massives. Car la liturgie est un être vivant, qui doit suivre en son évolution la loi de la lenteur et de la continuité propre à la vie. Un changement de discipline, s'il s'impose, demande des tâtonnements, des expériences : les lois de l'Église ont été des coutumes avant de devenir des préceptes. Il faudrait donc, sur le plan pratique, considérer quels aménagements seraient possibles pour que des essais d'introduction de la langue vulgaire puissent être tentés de l'aveu formel de la hiérarchie, sans que le principe de la liturgie en latin soit nécessairement mis en cause de façon directe.

Mais ce serait une erreur de croire qu'une décision de l'Église suffirait à tout résoudre. Supposons que les diocèses de France obtiennent du Siège Apostolique des faveurs semblables à celles dont jouissent certains diocèses d'autres pays, tout ne sera pas fait pour autant, loin de là. Au contraire, une telle mesure doit être précédée d'un travail important auquel tous doivent coopérer. Je crains même que nous ne soyons devancés par le zèle et la charité qui animent le pape Pie XII à l'égard des masses ouvrières, et que des décisions libérales nous surprennent, alors que nous ne sommes pas prêts à les mettre à profit : je veux parler des problèmes de la traduction des textes, de la catéchèse, de l'initiation biblique, de la dignité des ministres sacrés..

## I. — SOLUTIONS PROPOSÉES PAR LES DIVERS CORRESPONDANTS

De nombreux correspondants de *Témoignage Chrétien* essaient de concilier les deux thèses et proposent respectueusement à la hiérarchie des solutions mixtes, réunissant dans la même cérémonie liturgique le latin et le français.

Les plus farouches partisans du latin acceptent volon-

tiers l'idée que l'épître, l'évangile, les leçons du samedi saint soient chantés en langue vulgaire exclusivement (c'est moi qui ajoute « exclusivement », je m'en expliquerai plus loin). Il n'est pas douteux en effet que ces lectures soient destinées au peuple, à son instruction, qu'une lecture bilingue alourdit et allonge l'office, si même elle n'est pas impossible à certains jours où les péricopes sont plus développées, comme le dimanche des Rameaux, le samedi de Suzanne, le mercredi de l'aveugle-né.

Beaucoup, qui sont intraitables pour la messe, voient moins de difficultés à la traduction des offices du soir (vêpres et complies). De fait, la célébration en français de ces offices ne comporte que deux obstacles disciplinaires assez ténus. L'un, c'est le décret de la Congrégation des Rites n° 3.537 du 27 février 1882 qui interdit de chanter à l'église, même en dehors des offices solennels, les traductions des pièces liturgiques (et encore, certains diocèses peuvent exciper, contre le décret, de coutumes valables en toute rigueur de droit). Le second n'intéresse pas le peuple, à parler exactement : c'est l'obligation, pour le prêtre, d'utiliser la langue latine pour l'accomplissement valide de son obligation de l'office; or il répugne au liturgiste d'imaginer le prêtre, présidant la prière de l'assemblée ou y participant sans satisfaire au précepte — simple détail, on le voit, bien qu'il ait pour la spiritualité du prêtre, une importance plus grande qu'on ne le croit.

La traduction des prières utilisées dans l'administration des sacrements est accueillie également avec une faveur assez grande. Certains, cependant, croient devoir excepter de la traduction, les formules dites « essentielles » comme *Ego te baptizo; Dominus noster Jesus Christus te absolvat, Corpus Domini nostri Jesus Christi*. J'avoue, pour ma part, ne pas comprendre cette discrimination devant laquelle je proteste au nom de la théologie. D'abord, le caractère « essentiel » de la prière, *Corpus Domini nostri Jesus Christi*, n'apparaît pas facilement, surtout à ceux qui ont lu le *Cérémonial des Evêques*, livre II, chap. 29. Ensuite, il est un sacrement où personne n'oserait exiger le latin pour l'expression de la forme : c'est le mariage. Enfin, si l'on admet que les traductions de certaines prières de l'administration des sacrements sont nécessaires, il semble que ce sont surtout les

formules essentielles qui méritent d'être entendues du fidèle. Savoir qu'on est baptisé au nom de la Trinité, n'est-ce pas pour un chrétien l'orientation décisive de toute une vie, celle même que l'Église tient à rappeler dans la prière des agonisants et le *Non intres* de la sépulture? Entendre prier pour que le Seigneur pardonne par l'onction de l'huile et sa miséricorde toutes les fautes des sens, n'est-ce pas plus important que tout le reste du cérémonial de la visite des malades?

Pour la messe, diverses solutions sont proposées par les correspondants de *Témoignage Chrétien*. Les uns, distinguant la messe des catéchumènes et la messe des fidèles, préconisent la langue vulgaire pour toute la première et réservent le latin pour la seconde. D'autres préfèrent un autre critère de discrimination, par exemple les prières du célébrant à voix basse (canon principalement) et les parties chantées ou dites à haute voix. Certains se fondent sur la fixité de certaines formules (*Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus...*)<sup>\*</sup> pour trouver moins d'inconvénients à leur maintien dans la langue originale.

Un prêtre alsacien (le clergé alsacien montre dans cette enquête une remarquable sûreté d'érudition historique et la connaissance des rites orientaux : les deux choses sont malheureusement plus rares chez les prêtres de l'intérieur) s'appuie sur les réalisations déjà faites dans les communautés de rites orientaux, coptes et syriaques principalement, pour aboutir au schéma suivant :

Prières au bas de l'autel : voix basse, en latin.

Introït chanté en langue vulgaire (*Gloria* en latin).

*Kyrie* = grec.

*Gloria* = latin.

*Dominus vobiscum* = latin (« tout le monde répond », dit-il).

Collecte (au moins la première) : langue vulgaire.

Épître, Graduel, Évangile = langue vulgaire.

*Credo* = latin.

Offertoire : chanté en langue vulgaire.

Prières du prêtre pendant l'offertoire et secrètes = latin.

Préface, *Sanctus*, etc., jusqu'à la communion = latin.

Chant de la communion = langue vulgaire.

*Dominus vobiscum* = latin.

Postcommunion (au moins la première) = langue vulgaire.

*Ite, missa est*, etc., jusqu'à la fin = latin.

Ce schéma, assure le même prêtre, est adopté par le mou-



vement liturgique allemand. Pour ma part, j'ai peur qu'il ne tienne pas un compte exact de la situation religieuse et culturelle de la France de l'intérieur. Au reste, je ne prends à mon compte aucune des solutions pratiques envisagées par les correspondants de *Témoignage Chrétien*. Toutes sont discutables mais bonnes, à la condition qu'on ne prétende pas les faire découler de principes prétendus théologiques, mais qu'on se fonde sur l'histoire et la pastorale.

## II. — CE QUI EST ACTUELLEMENT PERMIS ET COMMENT ON L'UTILISE

Un correspondant se demande à juste titre pourquoi tant de prêtres continuent à dire en latin des prières non liturgiques, comme l'*Angelus*, les litanies, le *De profundis*, les prières du prône.

Il faut s'étonner également, avec un autre correspondant, que les prêtres ne soient pas unanimes à lire en français (après la récitation latine) l'évangile de la messe, surtout le dimanche, aux messes de mariage et aux enterrements. Quand l'office est chanté, les églises où cela a lieu marquent, par une choquante suppression de toute solennité, que la lecture française n'est qu'un pis-aller dû aux malheurs des temps; on oublie, sur ce point, l'usage de la chapelle papale dont la liturgie demeure aujourd'hui encore en partie bilingue. Mais l'épître? Pourquoi ne pas faire pour l'épître ce qu'on fait pour l'évangile? Aux messes sans ministres sacrés, où le célébrant doit s'abstenir de chanter l'épître, pourquoi ne pas se contenter de la lecture en français par un clerc? Ce sont là des solutions qui sont dans l'esprit de la tradition et qui n'ont jamais été défendues, loin de là. Si elles ne sont pas utilisées unanimement, ne serait-ce pas le sens pastoral qui est quelque peu en défaut?

Il a toujours été permis de chanter des cantiques en langue vulgaire aux messes basses : quel usage a-t-on fait de cette latitude? Il faut convenir qu'on fait chanter des choses laides, vulgaires, fausses, et qu'en tout cas aucun cantique n'existe qui permette d'unir le fidèle de la messe basse à l'*authentique* liturgie (louange, psaumes, souvenir de la Cène, anamnèse, offrande du Christ, unité fraternelle). Or,

il n'y a en ce domaine aucune intervention à attendre de la part de la hiérarchie puisque la discipline est formelle. Il suffirait donc de savoir profiter de la liberté qui existe. Mais, là encore, constatons la regrettable carence et l'urgence d'une solution.

Ce n'est pas tout. *La Maison-Dieu* compte publier une étude très exacte, faisant grand honneur à celui qui l'a écrite, sur la légitimité du chant en langue vulgaire au salut du Saint-Sacrement. Utilise-t-on assez cette facilité et comment ?

Je dédie ces quelques notations à ceux qui seraient tentés d'incriminer les lenteurs de l'Église romaine... Qu'ils travaillent aussitôt dans le domaine qui leur appartient. C'est à eux qu'il faut reprocher la lenteur, et de surcroît la négligence.

### III. — LES TACHES URGENTES DES PASTEURS

Un certain nombre de problèmes, qui attendent une solution urgente, conditionnent l'adoption, même partielle, de la langue vulgaire dans la liturgie.

#### A) *Difficile travail de traduction.*

Tous les prêtres qui ont le souci d'expliquer la liturgie et de faire lire aux fidèles la traduction des textes ont éprouvé la même difficulté : où trouver des traductions à la fois exactes et intelligibles ? Les livres que l'on a entre les mains pèchent tantôt par un excès, tantôt par l'autre : ou bien ils traduisent en un mot à mot qui ne signifie rien et qui est aussi peu compréhensible que le latin :

Si c'est pour adopter les traductions habituelles qui consistent à franciser des mots latins sans s'occuper du sens de ces mêmes mots en français, c'est inutile. Un lycéen qui traduirait ainsi aurait certainement une mauvaise note.

Ou bien, sous prétexte de ne présenter que des formules claires, ils aboutissent à une véritable imposture littéraire, attribuant au Christ ou à Paul des paroles qui ne sont pas

d'eux, quand ce n'est pas à des contresens manifestes, tel le missel jociste traduisant « *discipuli* » par « *militant* ».

Ces médiocrités et ces erreurs ne doivent pas décourager. Ce n'est qu'après de longs tâtonnements et des essais nombreux qu'une sélection pourra se faire entre les textes. On a trop tendance aujourd'hui à se reposer sur des commissions officielles, ce qui aboutit à des pauvretés du genre du Catéchisme national. L'antiquité procédait autrement : le sacramentaire grégorien représente le choix, décanté après plusieurs siècles, des meilleures prières en usage au temps de saint Léon, œuvre anonyme de nombreux pasteurs.

### B) *L'initiation biblique.*

Il y a plus grave encore. Certaines réponses à l'enquête donnent, en faveur du latin, un argument qui ne laisse pas d'être troublant :

La Bible est incompréhensible.

La Bible est trop orientale (peut-être pour des Méridionaux passe; mais pour nous Lorrains...).

Je ne vois pas du tout le prêtre chantant les évangiles et surtout certaines épîtres en français.

Que certains péricopes bibliques répondent à un choix discutable au regard de nos préoccupations modernes, je le concéderai volontiers. Mais que des baptisés (voire des prêtres) osent soutenir que la Bible n'est pas pour les fidèles, et nier qu'ils soient capables d'y trouver leur bien, c'est pour moi un scandale inouï. Pourquoi donc chantent-ils encore qu'ils croient à l'Esprit-Saint « qui a parlé par les prophètes » ? Je suppose qu'ils n'ont pas réfléchi aux conséquences de pareils propos, au trouble qu'ils causent à nos frères protestants.

Le problème biblique est un problème d'initiation. Une initiation biblique est chose urgente et indispensable, et là aussi il faut constater une carence considérable :

La vraie difficulté n'est pas le latin, dit un vicaire de la Suisse, mais la culture biblique.

La plupart des catholiques ont perdu (ou n'ont jamais eu) le sens de la Bible; — et beaucoup de prêtres.

(*De Saint-Ouen.*)

Si l'on arrive après de longues années de travail à rendre aux chrétiens le sens des textes bibliques qu'on lit devant eux, si on peut leur rendre la culture biblique, alors l'effort de traduction sera facile à tous.

(Même lettre.)

On se plaint que la Bible soit étrangère à nos contemporains. Ne serait-il pas utile de se demander si l'usage — et séculaire — d'une langue étrangère n'y est pas pour quelque chose ? Serait-ce en vain que depuis des générations et des générations chrétiennes ces textes sont simplement lus « pour arriver au bout » ?

(Un prêtre de Bordeaux.)

On le voit par ces témoignages, langue vulgaire et initiation biblique sont deux problèmes liturgiques connexes.

### C) *La nécessité de la catéchèse.*

Il faut faire un pas de plus. Tous les correspondants de *Témoignage Chrétien* sont d'accord pour constater qu'il ne servira de rien de traduire la liturgie en langue vulgaire, si elle ne fait pas en même temps l'objet d'explications et de commentaires de la part des pasteurs. Les rites comportent toute une symbolique, dont le dessin demande à être mis en valeur; les formules sont denses d'allusions bibliques qu'il faut éclairer et développer. La messe et les autres sacrements contiennent une richesse doctrinale, une puissance de vie, un enracinement dans l'histoire du Christ que les rites proclament certes, mais qu'il faut encore prêcher et prêcher sans cesse.

La tradition de l'Église est sur ce point unanime. A l'époque des Pères, où la liturgie se célébrait pourtant en langue vulgaire, l'explication des rites du baptême et de l'eucharistie était une véritable institution liturgique : c'était la catéchèse mystagogique, dont saint Ambroise, saint Cyrille de Jérusalem, saint Augustin, saint Zénon de Vérone nous ont laissé des exemples remarquables. A notre époque, la catéchèse demeure une obligation grave des pasteurs, exprimée en termes solennels par deux textes fondamentaux que j'ai cités ailleurs, mais que je dois reproduire encore une fois. Le premier est une rubrique du *Rituel romain*, titre I, n. 10 :

*In sacramentorum administratione eorum virtutem, usum ac utili-*

*tatem et caeremoniarum significationes, ut concilium Tridentinum praecepit, ex sanctorum patrum et Catechismi Romani doctrina, ubi commode fieri potest, diligenter explicabit.*

J'ai cité ce texte en latin, pour faire remarquer la formule *in sacramentorum administratione*. Sous peine de violer la grammaire latine, elle ne peut se traduire que *au cours de l'administration des sacrements* : car *in* avec l'ablatif a toujours signifié « à l'intérieur de » ; pourquoi s'acharner à lire mentalement *ante...*, quand l'Église écrit *in...*? Cela devrait suffire, me semble-t-il, à faire taire ceux qui prétendent condamner les explications données au cours même des cérémonies ; le prétexte d'ailleurs dont ils se servent est tout à fait erroné : ils croient que ces explications « interrompent » le rite, alors que dans la vraie tradition ecclésiastique elles en constituent une partie intégrante, le rite n'étant complet que lorsque les fidèles en ont intelligence.

Le second texte est plus important encore, c'est la prescription du Concile de Trente à laquelle se réfère expressément la rubrique du Rituel.

Bien que la messe contienné un grand enseignement pour le peuple fidèle, les Pères du Concile n'ont pourtant pas jugé expédient l'usage général de la langue vulgaire dans sa célébration. Chaque église conservera donc son usage ancien, approuvé de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les églises. Mais, craignant que les brebis du Christ ne souffrent la faim et que les enfants réclament du pain sans trouver personne qui le leur rompe, le saint Concile ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont la charge des âmes, d'expliquer souvent, par eux-mêmes ou par d'autres, au cours de la célébration de la messe, principalement les dimanches et les fêtes, quelque'une de ses lectures et d'y éclairer le sens de l'un ou l'autre des rites de ce sacrifice très saint<sup>4</sup>.

4. Etsi Missa magnam contineat populi fidelis eruditionem, non tamen expedire visum est Patribus, ut vulgari passim lingua celebraretur. Quamobrem, retento ubique cuiusque ecclesiae antiquo et a sancta Romana Ecclesiae, omnium ecclesiarum matre et magistra, probato ritu, ne oves Christi esuriant, neve parvuli panem petant et non sit, qui frangat eis : mandat sancta Synodus pastoribus et singulis curam animarum gerentibus, ut frequenter inter Missarum celebrationem vel per se vel per alios, ex his, quae in Missa leguntur, aliquid exponant atque inter cetera sanctissimi huius sacrificii mysterium aliquod declarent, diebus praesertim Dominicis et festis. (D. B. 946.)

Je supplie ceux qui critiqueraient ma traduction de *passim, exponere, declarare* et *mysterium*, habitués qu'ils sont au littéralisme du mot-à-mot, de se référer au *Thesaurus linguae latinae* d'Estienne : les Pères du Concile de Trente étaient des humanistes et connaissaient le sens des mots qu'ils employaient.

On notera bien qu'il s'agit d'un ordre (*mandat*) plutôt que d'un pieux conseil, et que cette catéchèse se situe non pas dans des cours de religion, mais au milieu même de la célébration (*inter missarum celebrationem*).

Or la catéchèse imposée par le Concile de Trente et le Rituel, tous ceux qui ont répondu à l'enquête se plaignent qu'elle soit généralement négligée, voire assez universellement omise. Mlle Gilberte D., qui pourtant n'a sans doute pas lu le Concile de Trente, dit en propres termes :

Les petits ont demandé du pain et il n'y a personne pour le leur rompre.

Douloureuse constatation, renouvelée à la lecture de chaque lettre. Que les efforts méritoires de quelques prêtres gagnés à la cause de la pastorale liturgique ne nous cachent pas la triste réalité : il y a encore très peu d'églises paroissiales où l'on se préoccupe de donner aux fidèles l'intelligence des rites; il y a peu d'endroits où les cérémonies du baptême sont commentées devant les assistants, peu de cathédrales où les ordinations sont expliquées au peuple. Chose plus grave, bien des prêtres critiquent la légitimité de ces méthodes pourtant essentielles à l'économie liturgique : et fort peu nombreux sont ceux qui se sentent capables de s'en tirer honorablement.

Quelle importance, écrit quelqu'un, aura la question de la langue, si l'on garde le style de la messe de onze heures.

Un effort très considérable est donc à faire pour que l'ensemble du clergé réponde sur ce point à la légitime exigence des fidèles, qui n'est d'ailleurs que l'expression des lois même de l'Église.

#### D) *Pour la dignité des ministres sacrés.*

Il faut bien avouer que les laïques qui ont écrit à *Témoignage Chrétien* sont unanimement sévères pour le clergé et son attitude à l'autel.

Que de prêtres qui marmonnent *in petto* !

Combien de prêtres seront capables de lire à l'autel de manière à être entendus de tous les fidèles et à les intéresser ?

Peut-être que, s'il doit parler en français, le prêtre se rendra compte de l'odieuse d'une telle hâte.

Et plusieurs de comparer ces « bredouillements indécents » à la diction grave, lente et religieuse des pasteurs protestants.

C'est là un sujet très douloureux. Qui de nous n'a éprouvé la difficulté de faire dialoguer la messe avec un célébrant qui ne sait pas observer le *clara voce* de la rubrique, qui n'attend jamais entre les réponses, qui ignore le sens du rythme dans les récitations collectives ? Et il faudrait parler des diacres et sous-diacres aux messes pontificales : sont-ils choisis parmi des gens pouvant lire en public ? De plus, dans les édifices d'une certaine ampleur, a-t-on envisagé la sonorisation du célébrant et de ses ministres ?

Et beaucoup signalent que l'utilisation de la langue vulgaire pour les lectures de certaines formules suppose l'autel face au peuple. Ceci ne comporte aucun problème d'ordre liturgique. Cérémonial, missel et décrets considèrent la messe face au peuple comme la forme la plus normale. Si parfois des mesures disciplinaires ont été prises sur le plan local pour en restreindre l'usage, ce ne peut être que pour des considérations extra-liturgiques dont *La Maison-Dieu* a déjà parlé.

AIMÉ-GEORGES MARTIMORT.